

DANS L'INTÉRÊT DE TOUS

Les trois premiers chapitres
du **livre II - survivre**

Nathalie SALADIN

Ceci est un extrait offert, exclusivement destiné à ton usage personnel. Merci de ne pas le diffuser.

Bienvenue dans mon univers !

J'espère que tu apprécieras cet extrait, et qu'il te donnera envie de découvrir la suite de l'aventure. N'hésite pas à me donner ton avis, en message ou en commentaire sur Instagram.

Le destin d'Orphée continue ici...

© 2026, Nathalie Saladin
Illustration de couverture : Nathalie et Christian Saladin
Tous droits réservés.

Ce livre est une œuvre de fiction.
Les noms, personnages, lieux et événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur ou sont utilisés de manière fictive. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, ou avec des événements existants, serait purement fortuite.

ISBN : 979-10-983428-1-3
Publié indépendamment via Amazon Kindle Direct Publishing

1 — LIBRE

« Il n'y a pas d'ailleurs qu'ici. Celui qui en doute mourra. »

Témoignage anonyme — Retour des Grandes Récoltes.

Je l'attends depuis des heures, mais il ne viendra pas. Je le sais. Parce que je l'ai vu mourir.

J'avais presque atteint la frontière lorsque c'est arrivé. Il était à genoux au milieu de la rue, les mains sur la tête, prêt à se rendre. J'ai entendu la détonation avant même de comprendre ce qu'elle signifiait. J'ai vu son corps trembler, vaciller, puis s'affaïsser sur la chaussée, comme une marionnette dont on aurait tranché les fils. La milice l'a exécuté. Il m'avait pourtant promis que cela ne se produirait pas, qu'il serait arrêté, certes, mais que son identité lui permettrait d'être libéré dans les plus brefs délais.

Seth Summum.

Le fils du Gouverneur.

Le jumeau caché de Victorius, le futur héritier du pouvoir.

Moi, je n'avais qu'à l'attendre de l'autre côté du mur, dans la voiture qu'il préparait depuis des semaines pour partir à la recherche de mon père dans la ville Lumière. Seth avait tout prévu, tout

planifié. Le plein de carburant ; des réserves d'eau et de nourriture ; des vêtements de rechange et des couvertures. Tout était dans le coffre, prêt à nous arracher d'ici. Nous n'avions plus qu'à prendre la route ensemble et à filer le plus loin possible de la Grande Cité, des hauts murs de sa prison, de son dirigeant impitoyable et des lois du Grand Livre de Sang, aussi absurdes que liberticides.

Traverser le territoire français ne s'entreprend pas à la légère. C'est un risque calculé, un danger de tous les instants, mais l'espoir de retrouver mon père en vie était si fort qu'aucun obstacle ne me paraissait infranchissable. Aucun. Après que Seth m'avait ouvert son cœur pour me déclarer son amour, faire ce voyage avec lui valait la peine de tout quitter, au moins pour quelque temps, même si mon petit frère allait me manquer, ainsi que mes grands-parents dont je venais à peine de découvrir l'existence. Quand j'y pense ! Je les connais depuis toujours, mais j'ignorais que nous avions le même sang, et que ma vraie mère était leur fille, Oriane, elle aussi assassinée parce qu'elle rêvait de liberté bien avant moi...

Je n'avais jamais fait le rapprochement entre la couleur de mes yeux et ceux de Madeline, ma grand-mère, ni la complicité presque viscérale entre mon grand-père et Marcus, mon père. Il faut dire que je n'avais que douze ans lorsque papa a disparu. J'en aurai bientôt dix-huit. Mon souvenir de lui n'est pas flou, mais l'image de son visage s'est figée sur celle d'un homme en pleine force de

l'âge, avec des cheveux châtain épais, un regard frondeur, une mâchoire volontaire et un air déterminé.

Je ne pouvais pas me douter de ce qu'on m'avait caché. J'ai grandi dans l'ignorance. Pire, j'ai grandi dans le mensonge et les secrets.

Fille d'une révolutionnaire et d'un médecin qui faisait semblant d'être à la solde du Gouverneur, pour mieux préparer sa chute, j'ai été élevée par Gloria, une femme en mal d'enfant, déclarée stérile après une infection consécutive à une fausse couche. À la mort de ma mère biologique, quand papa s'est retrouvé seul avec moi, Gloria lui a proposé de nous recueillir tous les deux pour combler le vide de son existence.

Mon père a accepté.

Ils ont alors conclu un accord : un vrai mariage pour un faux couple, légal et officiel, afin d'assurer leur tranquillité face à la loi et à l'autorité. Ma mère de substitution s'est donc occupée de moi, jusqu'au jour où elle a découvert qu'elle était enceinte... de mon père. Là, tout a changé. Je ne l'intéressais plus. Son enfant, le vrai, c'était le petit être en devenir qui poussait dans son ventre, et elle m'a d'autant plus laissé tomber qu'à son goût, j'étais une fillette plutôt décevante. J'étais trop bavarde et remuante. Je posais trop de questions sur le monde d'avant, sur les lois, les gens... J'étais un petit paquet de curiosité qui voulait toujours tout comprendre et tout analyser. Gloria rêvait

d'une vie simple et sans histoire, or j'étais une histoire à moi toute seule.

Quand mon demi-frère est né, elle m'a négligée au point de ne pas réagir le jour où j'ai failli mourir après avoir avalé des baies ramassées sur une aire de jeu. Alban – le garçon que je considérais comme mon meilleur ami jusqu'à ce que je découvre sa trahison – a couru la prévenir, mais elle n'a pas bougé pour me secourir. Téo dormait, et elle refusait de le laisser seul. Ce sont des voisines qui m'ont finalement conduite à l'hôpital. Papa était furieux. Gloria aussi, mais pas pour les mêmes raisons. Elle m'en voulait de ne pas prendre correctement mon Zénium-K, le comprimé qu'on avale tous les matins, soi-disant pour nous préserver de tout : de la pollution, des bactéries et des infections. Quelle fumisterie ! En réalité, le Zénium-K est un modulateur de nos neurotransmetteurs. Il agit sur une petite partie de notre cerveau, le striatum, pour corriger son fonctionnement, neutraliser nos émotions, annihiler notre esprit critique, réguler nos pulsions et nous rendre dociles, malléables, vidés de toute velléité de révolte. Ainsi, le Gouverneur fait de nous ce que bon lui semble. Il nous réduit à l'esclavage et se vante de nous protéger, sous prétexte qu'il nous offre un toit, un travail et de la nourriture. Il nous explique que « dans l'intérêt de tous », il prend pour nous les meilleures décisions. Parce que le monde est devenu inhabitable depuis le Grand Cataclysme qui a dévasté la planète, ne

laissant derrière lui que de rares survivants. Depuis, le danger est partout : dans l'eau, dans l'air, dans la terre... Tout doit être décontaminé avant d'être utilisé ou consommé.

On ne peut plus vivre en dehors des enclaves que les hommes ont construites au fil des années et des opportunités. Dans la Grande Cité, où j'habitais, nous ne sommes que quelques milliers. Nous travaillons du matin au soir, six jours sur sept, pour subvenir aux besoins de la communauté et permettre que la vie continue. Une vie rude, dans un froid polaire, sous un ciel que même le soleil a déserté. De son éclat d'autrefois, il ne reste qu'une lumière pâle, voilée par les nuages qui semblent avoir élu domicile au-dessus de nos têtes pour l'éternité. Dans ce contexte, j'aurais pu me contenter du destin tout tracé qui m'attendait : aller à l'usine où j'étais couturière, épouser Alban que je connais depuis toujours, faire un ou deux enfants et les élever pour perpétuer notre espèce en attendant ma mort.

Mais j'ai rencontré Seth.

Et j'ai découvert l'amour.

Et j'ai appris qu'Alban était un traître, et que mon père, que je croyais mort depuis des années, s'était peut-être sauvé de la Grande Cité pour rejoindre une communauté démocratique établie dans l'ancienne ville de Lyon.

Pourquoi ne m'a-t-il pas emmenée avec lui ?

C'était pour répondre à cette question que Seth m'avait proposé ce voyage.

Maintenant que Seth est mort, je me retrouve seule et perdue sur la ligne de départ d'un périple qui m'effraie. Je ne peux pas revenir en arrière. Je n'ai plus de travail, plus de foyer, et je ne donnerais pas cher de ma tête si je réapparaissais dans mon ancien quartier. Je ne peux qu'aller de l'avant, à la rencontre de mon destin et de l'inconnu.

Ma peur est grande, puissante. Aussi brûlante que le chagrin qui me consume le ventre et me piétine le cœur.

Une main sur le volant, je tourne la clé de contact. La voiture tousse, puis le moteur démarre dans un grincement métallique.

Il n'y aura pas de retour possible.

La réussite ou la mort, voilà ce qui m'attend.

2 — SUR LA ROUTE

« J'ai croisé des ogres, assoiffés de chair et de sang. »

Témoignage anonyme — Retour des Grandes Récoltes.

Je roule à vitesse réduite dans le jour naissant. La route qui s'ouvre devant moi est un long ruban d'asphalte rugueux, strié par endroits d'une végétation furieuse revenue à l'assaut de son territoire. Ce paysage n'a plus rien de commun avec celui que décrivent les livres d'histoire de la Grande Cité, et pourtant je le connais par cœur, tant on nous l'a raconté, année après année, depuis l'enfance.

Le Grand Cataclysme a tout changé.

Votre monde n'existe plus.

Les infrastructures en tout genre qui vous permettaient de sillonner le pays en bus, en train ou en voiture n'ont pas mieux résisté que le cœur des villes. Partout, des ruines, des gravats, des bois

morts calcinés et des eaux sombres polluées. Il paraît que tout a commencé par un vent violent, tourbillonnant, venu de nulle part. Le ciel a craché des cailloux, certains aussi gros que des briques. La température est montée en flèche pendant des heures, rendant l'air suffocant et embrasant au hasard des forêts dont les sols, déjà assoiffés par des années de sécheresse, n'attendaient qu'une étincelle pour s'enflammer. Les services de secours ont vite été débordés. Entre le nombre de blessés — du jamais vu — et les incendies qui démarraient simultanément aux quatre coins du pays, ils ont fini par perdre toute maîtrise de la situation. Déjà que l'humanité entière se révoltait — affamée par l'effondrement économique — la catastrophe climatique a sonné le glas d'une époque qui avait outrageusement profité de la croissance et de l'avènement de la technologie.

Puis, comme si tout cela ne suffisait pas, la Terre s'est mise à trembler. Pas à un seul endroit, non. À des dizaines en même temps. Elle s'est ouverte çà et là comme un fruit trop mûr qui éclate, engloutissant d'une seule bouchée tout ce qui se trouvait sur la brèche. Son axe a dévié ; les mers et les océans se sont retirés ensemble avant de revenir en force pour achever ce que le ciel avait commencé. Après quoi, le monde et ses splendeurs n'avaient plus grand-chose à voir avec ce que les hommes avaient connu ou bâti. Tout est devenu gris, froid et laid. Des huit milliards que vous étiez, il n'est resté qu'une poignée de

survivants, réfugiés sous la terre, à l'abri, jusqu'à ce que la vie puisse reprendre à la surface.

C'est ainsi qu'est née, bien des décennies plus tard, la Grande Cité. J'y ai vu le jour et je n'en suis jamais sortie, jusqu'à ce que Seth décide de m'emmener voir la mer. Je n'avais jamais rien vu de tel. Je l'avais imaginée, immensité mouvante et bleue à l'odeur salée, mais la voir de mes propres yeux m'a chamboulée. Cette vision d'une beauté inattendue m'a donné envie de croire que tout était possible, y compris de retrouver mon père. Mais je n'envisageais pas de partir avec mes regrets et mon cœur crevé pour unique compagnie.

Je chasse mes larmes d'un revers de la main, puis j'essaie de me concentrer sur la route et sur les bruits de la voiture. Le moteur, qui ronronne à un rythme régulier, me donne l'espoir, à défaut de la certitude, d'atteindre ma première destination avant la tombée de la nuit. Antigone, quartier de l'ancienne ville de Montpellier. D'après mes informations, c'est par là que mon père est passé. Je ne sais pas encore ce que j'y ferai, une fois sur place. Je ne sais pas non plus si j'y trouverai une communauté ouverte et accueillante, ou un bunker inattaquable à l'image de la Grande Cité. Pour l'instant, je préfère ne pas y penser.

Je m'attendais à une route vide et déblayée ; or je traverse un paysage chaotique, jonché de carcasses d'engins et de bâtiments délabrés. Je suppose que certains devaient servir de relais routiers, à la grande époque où tout tournait

autour de l'économie de marché. Par sécurité, Seth m'avait dit que nous devrions rester sur les grands axes et ne jamais en dévier. Aux alentours, personne ne sait ce qui peut arriver : croiser un animal affamé ou un groupuscule de sauvages ; se perdre dans l'épaisseur de la forêt ; tomber dans un piège ou une crevasse ; se blesser ; se faire mordre ou piquer. Je vais donc continuer droit devant, sur la seule voie qui s'offre à moi, et où je suis à peu près sûre de ne pas faire de mauvaise rencontre.

Je roule en laissant couler mes souvenirs et mes pensées, hypnotisée par le panorama qui, en dehors de la Grande Cité, se répète à l'infini avec une monotonie stupéfiante, entre étendues de terre brune et végétation résurgente. Mais cette monotonie m'apaise.

Parfois, je jette un regard dans le rétroviseur pour m'assurer que je n'ai pas été suivie, notamment par Arès, l'un des cerbères du Gouverneur. Mais il n'y a personne derrière moi, rien que l'abandon et le silence. Cela dit, qui perdrait son temps à me courir après ? Je fais figure de paria entre les murs de notre enclave, mais en fuite sur cette route déserte, je ne représente aucune menace, aucun intérêt.

Au fil des kilomètres, mes nerfs se relâchent et la fatigue me gagne. Je n'ai pas dormi de la nuit, et le chagrin d'avoir perdu Seth m'a vidée de mes forces. Je ferme les yeux sans m'en rendre compte et pique du nez sur le volant.

La voiture cale.

Je ne le sais pas encore, mais elle ne repartira pas.

Un bruit sourd me fait rouvrir les yeux. Quelque chose a heurté la voiture. Je me redresse d'un bond sur mon siège et regarde autour de moi. La précarité de ma situation me saute au visage : je suis seule, terriblement seule et loin de tout. Cette réalité, qui me frappe de plein fouet, creuse un sillon d'angoisse au plus profond de mon ventre. Jusqu'ici, l'adrénaline dictait chacun de mes gestes pour me maintenir dans l'action, mais à présent que la pression est retombée, je suis assaillie par le doute et l'effroi.

Au-delà des vitres de la voiture, je scrute le paysage à la recherche de ce qui m'a arrachée à mon sommeil de plomb. Je ne vois rien. Pas une âme, pas un souffle de vent, et déjà, la nuit commence à tomber. J'ai dû dormir toute la journée, épuisée par le stress des événements qui ont précipité ma fuite.

Je décide de bouger, car rester immobile m'expose et me rend vulnérable. Mais avant de reprendre la route, je dois calmer les crampes qui me tordent le ventre. Boire et manger me redonnera des forces et m'éclaircira les idées. L'estomac plein, je pourrai poursuivre mon chemin jusqu'au bout de la nuit.

Je me faufile entre les sièges pour aller fouiller dans le stock de réserves. Seth avait prévu pour

deux, de quoi tenir dix jours de voyage. Je n'ose pas sortir de la voiture ; je préfère ramper, me tortiller comme un serpent pour atteindre le coffre plutôt que de risquer un pied dehors, en terre inconnue. D'habitude, je ne suis pas froussarde. Je connais la nuit, mais je ne la connais qu'à travers le prisme de la Grande Cité, pas dans ce décor sauvage où j'ai l'impression d'être à la fois seule et épiée.

J'attrape de la viande séchée, des fruits secs et une gourde, puis je m'installe sur la banquette arrière et commence à manger sans cesser de scruter les alentours. Je suis attentive à tout, même s'il n'y a rien à voir. Rien de beau. Rien de vivant. Que les vestiges d'un monde figé dans la mort et l'attente infinie.

Je me dépêche d'engloutir le reste de mon repas puis je repasse à l'avant. Quand je me suis assoupie, la voiture a quitté la route pour aller tamponner la glissière de sécurité. Le choc n'a pas dû être violent, car je n'ai rien senti. Je démarre, enclenche la marche arrière et jette un regard par-dessus mon épaule. Le moteur tousse, la voiture tressaute, mais refuse d'amorcer le moindre mouvement. Les roues patinent. Je cale et recommence l'opération. Après la quatrième tentative, j'arrive à la conclusion qu'au moment de l'impact, le parechoc s'est accroché à la glissière.

Si j'insiste, je vais tout arracher.

Si j'abandonne...

Hors de question de renoncer. Il doit y avoir une solution. Il y a *toujours* une solution. Grand-mère me répétait que dans la vie, tout s'arrange, sauf la mort. Seth est mort pour me laisser une chance de réussir ce que nous avons décidé ensemble, alors pour lui, pour ce qu'il reste de nous, je dois m'en sortir.

J'allume les phares et entrouvre la portière. Un pied dehors, je guette les bruits mais ne perçois rien d'autre que le ronronnement du moteur accordé aux battements de mon cœur. Celui-ci cogne si fort que le sang, en pulsant sur mes tempes, fait bourdonner mes oreilles. Laissant la portière ouverte, je sors et contourne le véhicule. C'est bien ce que je craignais : le parechoc est accroché au rail de la glissière et les roues touchent à peine la chaussée. Me voilà prise à mon propre piège. Pour pouvoir repartir, il va falloir que je dégage le parechoc. Il y a une hache et un pied-de-biche dans le coffre, ainsi que d'autres outils censés m'aider. Je n'ai plus qu'à rassembler mes forces et espérer en avoir assez pour venir à bout du guêpier dans lequel je me suis fourrée toute seule.

C'est au moment où je m'apprête à ouvrir le coffre que j'entends leur cri, gravé à jamais dans ma mémoire. Les oiseaux tueurs sont de retour. Les mêmes qui nous ont attaqués, il y a des années, le jour où papa est parti. C'est en voulant le suivre que je me suis retrouvée piégée. Aussitôt dans la rue, les oiseaux m'ont encerclée, prêts à

charger. Grand-mère m'a sauvée de justesse en se jetant sur moi. Elle est morte par ma faute. Je me souviens du poids de son corps couché sur le mien, du bruit et de l'odeur du sang. Terrifiée, j'ai perdu connaissance. Et quand je me suis réveillée, plus tard, dans une chambre d'hôpital, mes cheveux avaient viré au gris. Un gris bitume. Un gris couleur du trottoir sur lequel la femme qui m'avait aimée comme si j'étais réellement sa petite-fille avait succombé. Je n'étais pas la chair de sa chair, mais cela ne l'avait pas empêchée de me protéger. Elle s'est sacrifiée pour moi, comme Seth après elle. Je ne sais pas si je mérite qu'ils aient donné leur vie pour la mienne. Je ne sais pas non plus si je suis condamnée à perdre tous ceux que j'aime... À moins que, cette fois, les oiseaux ne m'épargnent pas, mettant ainsi un terme au cycle de la mort.

Je me précipite à l'intérieur de la voiture, claque la portière, coupe le moteur et éteins les phares. Trois oiseaux se posent sur le capot, d'autres sur le toit. Ils sont gros, lourds, leurs plumes d'un noir d'encre se fondant dans la nuit. J'entends leurs griffes crochues crisser sur la carrosserie lorsqu'ils se déplacent. Leurs petits yeux vifs me fixent comme s'ils me cherchaient. Je serre les dents lorsque l'un d'eux donne un coup de bec furieux sur le pare-brise, qui résiste, heureusement pour moi. Pétrifiée, je me ratatine et me laisse glisser sous le volant. Je me roule en boule et me bouche les oreilles. Une peur profonde se réveille en moi.

Mes mains deviennent moites, ma gorge est sèche et la sueur coule dans mon dos.

Je voudrais disparaître. Je voudrais prendre la fuite, mais je suis coincée ici.

Le bec qui cogne contre le pare-brise, à intervalles réguliers, m'ordonne de bouger. Je ne peux pas rester ainsi, recroquevillée, à attendre que le verre cède ou que la nuit s'éternise. Il faut que je fasse quelque chose. En cherchant un appui pour me redresser, mes doigts effleurent le klaxon, sur le volant. Une idée surgit, aussi simple que risquée : le bruit. Ces créatures connaissent le silence de la route déserte, pas le vacarme d'un habitacle qui hurle en pleine nuit.

Je me redresse d'un geste, plaque la paume au centre du volant et laisse le klaxon déchirer l'obscurité. Le son est strident, presque violent, amplifié par l'habitacle clos. Les oiseaux sursautent, certains battent des ailes avec fracas contre la carrosserie avant de s'envoler dans un désordre de plumes noires. En quelques secondes, le capot et le toit sont vides. Le silence qui suit me paraît presque irréel après ce boucan.

Je n'ose pas ressortir. Je ne sais pas s'ils reviendront, ni combien de temps il me reste avant l'aube. Je passe le reste de la nuit recroquevillée sur le siège, à somnoler par à-coups, l'oreille tendue au moindre bruit suspect. Chaque craquement du métal qui refroidit, chaque souffle de vent me fait rouvrir les yeux en sursaut. Je ne dors jamais vraiment ; je me contente de fermer les paupières

entre deux vagues d'alerte, prête à rallumer les phares et à klaxonner de nouveau si le danger revient.

L'aube finit par poindre, pâle et hésitante. Les oiseaux ne sont pas revenus. Je me déplie lentement pour sortir de ma position, engourdie par une nuit passée à somnoler d'un œil, pleine de crampes et de douleurs diffuses. Le jour qui se déploie autour de moi fait renaître l'espoir dont la nuit m'avait privée, comme si l'absence de lumière avait le pouvoir de réveiller toutes mes angoisses.

Je peux m'en sortir.

Je peux y arriver.

Je vérifie d'un bref coup d'œil que la voie est libre puis je sors de la voiture, m'empare d'une hache dans le coffre et retourne à l'avant, plus déterminée que jamais à reprendre la route. Je donne un premier coup de hache, puis dix, puis cent, mais rien ne change. Le parechoc et la glissière semblent accrochés comme s'ils avaient été soudés ensemble. Je remplace la hache par une masse, change de technique et recommence l'opération sans davantage de résultat. Autant me rendre à l'évidence, je n'ai pas plus de force que mon petit frère et je m'y prends mal. Je perds mon temps, un temps précieux qui finira par me manquer et par m'user le moral.

Je remballer mes outils, me remets au volant et démarre. Marche arrière enclenchée, j'enfonce la pédale de l'accélérateur. La voiture frémit puis se

cabre. Les pneus patinent sur l'asphalte, des bouts de gomme volent en éclats, la tôle se tord dans une odeur de métal brûlé et je sens le plancher vibrer sous mes semelles. Puis tout s'arrête. Le silence m'accable et m'arrache un cri de rage.

J'ai perdu la bataille.

Je n'ai plus qu'à continuer à pied.

Je n'ai pris que ce qui me paraissait essentiel. De l'eau et de la nourriture. Une couverture et de quoi me changer. Une lampe-torche, un briquet amadou, la hache et une trousse de premiers secours. J'ai rempli un sac à dos et enroulé une couverture pour la glisser dans les sangles. J'ai tressé mes cheveux, que j'ai cachés sous un bonnet ; j'ai enfilé ma veste la plus chaude et rabattu la capuche sur mon front. Je veux avoir l'air d'une ombre. De l'ombre d'un garçon. Au cas où je ferais une mauvaise rencontre.

Seth m'a parlé du monde extérieur. Selon lui, les hommes qui n'ont pas intégré de communauté organisée ont perdu leur humanité. Ils vivent comme des sauvages, seuls ou en microgroupes isolés, et ils guettent leurs proies. Les filles sont des proies. C'est ainsi depuis toujours, à l'en croire, pour une histoire d'hormones, de pulsions non contrôlées et de rapport de force. Les hommes chassent et se servent de ce qui passe à leur portée. La puissance masculine a dominé la société pendant des années, jusqu'à ce que l'éducation s'en mêle. Mais à l'état sauvage, les instincts reprennent

le dessus. Malgré tout mon courage et ma détermination, je sais que je ne ferai pas le poids face à un bloc de muscles, un prédateur prêt à tuer pour satisfaire ses désirs. Je range cette idée terrifiante dans un coin de ma tête et je me mets en route.

Je marche pendant des kilomètres sur l'unique voie qui s'offre à moi, en surveillant mes arrières et le ciel, au cas où les oiseaux se manifesteraient à nouveau. Par anticipation, je repère tous les endroits où je pourrais me cacher, si nécessaire. Un fourré. Une carcasse de voiture. Le creux d'un tronc d'arbre.

Plus je m'éloigne de mon point de départ et plus le paysage se transforme. Il devient hostile et brut, presque incarné. La route cesse d'exister. Son goudron est fendu, lacéré, étranglé par des racines voraces qui s'étendent comme un réseau veineux recouvrant tout sur son passage. Une question s'impose alors à moi. Comment circulent les convois de marchandises censés relier nos cités ? Ils sont rares, mais indispensables à notre survie, or je n' imagine pas un poids-lourd sillonner un axe aussi délabré. Partout, la nature regagne son empire, plus vivace et puissante que jamais. Elle reprend du terrain sur l'homme, lui imposant son rythme et ses conditions.

Loin de la grisaille de la ville et de l'austérité, les couleurs reviennent aussi. L'herbe et les feuilles sont d'un vert luisant, la terre est brune avec des nuances d'or, le bois a un éclat caramélisé qui me

rappelle les après-midis passés chez Madeline, à faire des crèmes ou des sablés pour le goûter. Mais je referme ce livre-là avant qu'il ne me submerge. Feuilléter plus longtemps mes souvenirs risquerait de raviver mon chagrin, or j'ai besoin de tout mon courage et de mon attention pour réussir l'épreuve qui m'attend.

Je m'accorde une pause lorsque mon ventre crie famine puis reprends mon chemin. L'air froid me fouette le visage et me brûle les narines à chaque inspiration. Je remonte le col de ma veste pour protéger mes joues et m'enfonce toujours plus loin dans l'inconnu. Déjà, la lumière qui décline annonce la fin de l'après-midi. Je dois trouver refuge quelque part. Au rythme où j'avance, je n'atteindrai jamais Antigone avant la tombée de la nuit. Je me mets en quête d'un endroit où me poser avant que ma fatigue ne soit trop lourde à porter et que mes pas me ralentissent. Les ruines d'une ancienne station-service feront l'affaire. Il n'y a plus de portes ni de fenêtres, mais je suis sûre de pouvoir m'allonger dans un coin abrité, pourquoi pas dans l'arrière-boutique. Il y fera plus doux. Quelques degrés supplémentaires seront les bienvenus, en plus de ma couverture et des autres pulls que j'ai fourrés dans mon sac.

J'entre dans le local. Le sol poussiéreux est jonché de détritrus et de restes de nourriture. Quelqu'un est passé par là avant moi. Récemment. J'ignore si c'est une bonne nouvelle, car je ne sais pas sur qui je pourrais tomber. Ami ou ennemi ?

Prudente, j'arme ma hache et commence à faire le tour du propriétaire avec l'impression diffuse mais tenace d'être observée. Pourtant, je ne vois rien ni personne. Pendant que je marchais, je me suis retournée à plusieurs reprises pour vérifier que j'étais seule. Je n'ai rien vu, mais j'ai senti. Pour me rassurer, je me dis que c'est peut-être l'âme de Seth qui m'accompagne...

J'arrive dans une grande salle où il reste quelques chaises, des tables, des distributeurs d'encas ou de boissons et des rayonnages dévalisés depuis des années. Sur un coin d'étagère, j'aperçois un bidon d'un liquide bleuâtre, des bibelots, une dizaine de boîtes. Je les ouvre une à une, trouve des ampoules, des piles oxydées et d'autres objets qui ne me seront d'aucune utilité. Tout ce qui pouvait servir a déjà été pris. Je repose la dernière boîte lorsqu'il se passe quelque chose dans mon dos. Un frôlement. Un souffle d'air qui se déplace. Je lâche la boîte dans un cri et me retourne d'un mouvement brusque.

— Il y a quelqu'un ?

Je ramasse ma hache posée à mes pieds et la brandis en fouillant l'espace du regard. La peur me tétanise. Ma solitude aussi. Je ne sais pas me battre. Je ne saurai pas me défendre. Je ne ferai pas le poids. Me lancer en solo dans ce périple est bien la pire idée que je n'aie jamais eue. J'ai beau me répéter que je n'avais pas d'autre choix, j'ai du mal à m'en convaincre. J'aurais dû me terrer dans les sous-sols de la Grande Cité jusqu'à la fin de mes

jours. Cloîtrée jusqu'à la mort. Cette pensée m'horrifie.

— Il y a quelqu'un ?

Ma voix tremble et je me traite d'idiote. Si quelqu'un a l'intention de m'agresser, il ne va pas s'annoncer avant de passer à l'action.

J'abandonne mon sac au pied des étagères et continue ma visite, les deux mains agrippées au manche de mon arme. Tenir la hache me donne une contenance, mais elle pourrait se retourner contre moi si je tombe sur un adversaire qui fait deux fois ma taille et mon poids. Je m'approche d'une porte close à pas feutrés, écoute le silence et décide d'entrer. Je ne sais pas si je vais passer la nuit ici. Si je ne me sens pas en sécurité, je n'arriverai pas à fermer les yeux.

Je pousse la porte et pénètre dans ce qui devait être la cuisine. Une odeur aigre me prend à la gorge et me soulève l'estomac. J'imagine de la viande avariée sur le plan de travail, de l'autre côté du passe-plat. Je m'en approche. Des morceaux de verre et de vaisselle brisée crissent sous les semelles de mes bottes. J'entends un léger bruissement, comme un bruit de succion. Je devrais faire demi-tour et prendre mes jambes à mon cou, mais la curiosité me pousse en avant. Pourrait-il y avoir... un enfant ?

Je contourne le comptoir et l'horreur se dévoile. Un corps gît dans une flaque de sang. Un homme est en train de se faire dévorer les tripes par une sorte de... hyène, ou peut-être un loup, je ne sais

pas distinguer ces espèces, disparues depuis trop longtemps de notre environnement. L'animal relève la tête dans ma direction. Son museau et ses moustaches sont recouverts de sang frais, ses babines frémissent, il me montre les crocs et se met à grogner. Je suis pétrifiée, clouée sur place. Pour l'instant, la bête est occupée à manger, mais je pourrais être son prochain repas. Je recule d'un pas, les yeux rivés à ses canines affûtées comme des poignards. Les imaginer se planter dans ma gorge me glace d'effroi. Je recule encore, le cœur battant et le souffle court. Mes mains serrent si fort le manche de ma hache que mes phalanges ont blanchi. Tous mes muscles sont en tension. Tous mes sens en alerte. L'animal se déplace tandis que je franchis le seuil de la cuisine à reculons. Il surveille chacun de mes gestes sans cesser de grogner. J'ose à peine respirer. De retour dans le couloir, je lâche le manche de la hache au ralenti et referme la porte d'une main, le plus lentement possible. Je ne vois plus la bête, ni ses crocs ni le sang.

Je m'adosse à la porte et me laisse glisser vers le sol en fermant les yeux. Une vague de sueur glacée m'inonde, j'ai froid jusqu'aux os, jusqu'au fond de mon âme. Je suis en sursis. La peur qui suinte par tous les pores de ma peau attire la bête que j'entends renâcler puis souffler derrière moi. Son instinct de chasseur lui dicte de ne pas me laisser filer : je serai une belle prise dans son garde-manger. Cette réalité agit sur moi comme une

décharge d'adrénaline. Je me relève d'un bond, fonce récupérer mon sac à dos et sors de la station en courant pour regagner la route.

Je cours jusqu'au bout de mes forces.

Je cours jusqu'à ce que mes jambes ne me portent plus, que ma vue se brouille et que mes nerfs lâchent. Je sais que l'ennemi est derrière moi, qu'il me suit à distance. En bon prédateur rompu à l'exercice, il attend que je m'épuise pour venir me chercher. Les fauves agissent ainsi. Dans ce jeu de patience, ils pistent leur proie pour la récupérer dès qu'elle aura renoncé. Ils se réservent pour le sprint final. Ils savent que la biche ou la gazelle se fatiguera avant eux. La peur est leur meilleure arme. La peur coupe les ailes et détraque l'esprit. *La peur sera toujours ton pire ennemi*, me répétait mon père. Cette pensée qui me traverse me permet de reprendre le contrôle de mes émotions, et je trouve le courage de continuer à fuir. J'ai de l'endurance.

Avant, le dimanche, j'allais courir au stade avec Alban. Je suis entraînée à gérer l'effort et mon souffle. Je sais anticiper les crampes et les points de côté. Alban, ce traître, m'aura au moins appris à savoir m'arrêter avant d'atteindre mes limites. Chacun a les siennes. Il suffit d'écouter son corps pour les reconnaître. J'ai dépassé les miennes. Si je veux avoir une chance de m'en sortir, je dois m'économiser et disparaître.

Je décide de quitter la route pour m'enfoncer dans la forêt et puise dans mes dernières

ressources pour grimper dans un arbre. Je ne choisis pas le plus grand ni le plus haut, mais celui qui m'offre une bonne prise pour l'escalader. À trois mètres du sol, je m'installe sur une branche, large et sans aspérités. J'enlève mon sac, range ma hache, et me résigne à attendre ici. Comme prévu, le prédateur m'a suivie. Lorsqu'il arrive au pied de l'arbre, il s'arrête en grognant, le museau levé dans ma direction. Ses naseaux frémissent, il se lèche les babines puis s'assied sur son séant, prêt à monter la garde jusqu'à ce que l'épuisement me fasse lâcher prise et que je tombe à ses pieds comme une feuille morte.

Peu à peu, l'obscurité cède à la nuit, épaisse et sans lune.

Je suis coincée ici pour une durée indéterminée, dans un face à face dont aucun ne peut deviner l'issue. Qui, du fauve ou de moi, se lassera le premier ?

Je refuse d'y penser.

Calée contre le tronc, je grignote une poignée de fruits secs, entame ma deuxième gourde puis me sangle comme je peux à l'aide d'une écharpe et d'un pull, pour ne pas risquer de glisser si jamais je m'assoupissais. L'animal est toujours là, patient et repus de sa précédente victime.

Les yeux fermés, je me laisse porter par l'atmosphère de la forêt. Je découvre des bruits que je ne connais pas. Bruissements, croassements ou murmures, tout cet univers qui m'entoure me rappelle mon ignorance et ma fragilité.

La nuit est différente en ville. Elle est silencieuse. Les habitants s'enferment chez eux, à l'abri de la milice et du froid. Dans les rues, on n'entend rien d'autre que le sifflement du vent et les pas isolés des hommes armés. Ici, il règne une autre ambiance, une autre vie. Loin de nos sociétés organisées, la nature a posé ses lois et redéfini ses conditions. Elle a reconquis son territoire et je peux affirmer aujourd'hui, après tout ce que j'ai vu et contrairement à ce que le Gouverneur essaie de nous faire croire, que nous sommes au début d'un nouveau cycle. Partout, la végétation repousse, les sols se régénèrent et l'eau revient. Après des décennies de souffrance, à être vidée de ses ressources, asséchée et martyrisée, la Terre renaît, et elle foisonne de possibilités.

— Pardon, je murmure à l'arbre où j'ai élu domicile pour la nuit. Pardon et merci.

Je ne suis pas responsable de ce que les anciens ont fait subir à la planète, mais je fais partie du problème. Car, si la vie reprenait comme à votre époque, il est fort probable que nous referions les mêmes erreurs.

Seth croyait dur comme fer qu'en élevant notre niveau de conscience, nous pourrions changer pour éviter le pire. Je m'endors en rêvant d'un avenir à la hauteur de ses espérances, le corps vidé par cette journée de fuite. La peur a beau s'accrocher, tenter de me retenir éveillée, l'épuisement finit par l'emporter sur ma vigilance.

3 — DANS LA FORÊT

« J'ai croisé la mort. Elle avait des yeux jaunes et des crocs acérés. »

Témoignage anonyme — Retour des Grandes Récoltes.

Je rouvre les yeux sur un oiseau posé à quelques centimètres de mon visage, sur ma branche. Mon cœur se met aussitôt à cogner. J'ai une peur bleue des oiseaux depuis l'attaque qui m'a coûté ma grand-mère d'adoption et qui a changé la couleur de mes cheveux en une seule nuit, passés d'un châtain d'automne à un gris argent.

Je reste immobile à surveiller ses mouvements pour évaluer la menace. Mais celui-ci a l'air inoffensif. Rien à voir avec ceux qui ont semé la terreur sur la Grande Cité, ni avec ceux qui tournaient autour de ma voiture, pas plus tard qu'avant-hier. C'est un petit oiseau à la robe claire, au bec court et aux pattes incroyablement fines. Lui aussi semble étonné de me trouver sur son perchoir. Il me fixe un moment sans bouger, penche la tête comme s'il m'interrogeait, puis finit par prendre son envol. Je le regarde disparaître dans le ciel blanchi par l'aube en pensant à une phrase de Madeline, qui remonte à des années en arrière. Madeline croit aux signes et a toujours eu

plus peur des hommes que des animaux. Selon elle, les oiseaux sont des messagers de l'au-delà. Je décide de me ranger à son avis et d'imaginer que Seth me salue depuis cet ailleurs qui me l'a arraché.

À la faveur du jour naissant, je redécouvre la forêt, dont les bruits changent et les couleurs aussi. Elles se dévoilent au fur et à mesure que la nuit se retire. L'humidité fait briller l'herbe et les feuilles, parées de mille nuances d'ocre et d'incarnat. La terre est brune, striée de reflets de miel et d'or qui dessinent des sillons de lumière entre les racines noueuses et les buissons touffus.

Je pourrais m'émerveiller de la beauté de ce spectacle si je ne me sentais pas aussi seule, et aussi loin de mon objectif.

Un long chemin m'attend.

Je dois quitter l'écrin protecteur de la forêt pour retourner sur la route, jonchée des ruines et des gravats d'une autre époque.

La bonne nouvelle, c'est que mon prédateur a disparu. La voie est libre. J'ai gagné la partie au jeu de la patience. Je suppose que l'animal s'est lassé, qu'il a compris que je ne tomberais pas de mon perchoir, et qu'il a préféré retourner à son cadavre pour achever son repas. Cette pensée glaçante m'accompagnera jusqu'à la fin de mon voyage, pour me rappeler que le danger peut surgir de n'importe où, à n'importe quel moment.

J'avale quelques gorgées d'eau et grignote un morceau de viande séchée. Il me reste des réserves pour deux jours, pas un de plus, c'est la limite que

je me suis fixée pour atteindre la première étape de mon trajet jusqu'à Lyon. À Montpellier, je devrai refaire le plein d'eau et de nourriture avant de repartir.

Je remballe mes affaires, jette mon sac à dos et la hache au pied de l'arbre, puis saute à mon tour. Un buisson frémit dans mon champ de vision. Je le scrute, tous mes sens en alerte. Une branche craque. Des feuilles s'agitent. Un museau apparaît, puis une petite tête surmontée de deux oreilles dressées. Mon sang se fige dans mes veines. L'animal est toujours là, plus malin que moi. Immobile et silencieux, il est resté tapi toute la nuit, à attendre patiemment que je regagne la terre ferme.

Au ralenti, je me baisse pour reprendre ma hache et l'empoigne à deux mains. L'affrontement est ma seule option. Viser. Frapper. Me montrer assez féroce et déterminée pour impressionner la bête et l'obliger à reculer. Ce n'est pas gagné, loin de là. Je tremble tellement que mes dents s'entrechoquent. Mon cœur cogne à m'en faire exploser la poitrine. Je transpire la peur et la défaite, et mon adversaire le sent, le sait. Son regard vif et déjà victorieux ne me lâche pas. Il sort de sa cachette, tranquille, sûr de lui, et s'arrête en face de moi. Le combat ne l'effraie pas. Il a l'expérience et la puissance de son côté. Il a la ruse et la stratégie. Tout va se jouer en quelques secondes, dans un intervalle aussi bref qu'un battement de paupières. Si je bouge, il me saute à

la gorge. Si je me retourne, il plantera ses crocs dans mon dos ou mes mollets.

J'avale ma salive. Le manche de la hache glisse entre mes paumes moites et je resserre ma prise. Je refuse de mourir. Pas comme ça. Pas aussi vite. Si la force est du côté de l'adversaire, la rage est du mien. Je n'ai pas que ma vie à défendre. J'ai aussi la mémoire de Seth, et de tous ceux que j'ai perdus avec lui.

Je fais un pas de côté. L'animal me suit des yeux sans bouger. Le tromper sera ma seule chance : lui indiquer une direction, puis en changer au dernier moment. Au passage, il recevra un coup net et précis, peut-être fatal, si j'arrive à maîtriser mon geste et la terreur qui me pétrifie.

Je tente un deuxième pas.

Un troisième.

Au quatrième, tout s'enchaîne dans une envolée de feuilles mortes, de terre humide et de brindilles arrachées. Je n'ai pas le temps de comprendre ce qui m'arrive que je me retrouve projetée en l'air par une force invisible. J'atterris plus loin, les quatre fers en l'air, et je vois le monde à l'envers. Les arbres me semblent démesurés, le sol incroyablement dur. De ma place, je n'ose pas tourner la tête pour regarder ce qui se passe. Mon prédateur se bat contre un autre, plus féroce et plus gros encore, à en juger par la puissance de ses grondements. Je dois profiter de leur querelle pour me sauver, pendant qu'ils se disputent ma vie et le privilège de me dévorer sans avoir à se la partager.

Je roule sur le côté, rampe pour récupérer ma hache et mon sac, puis m'éloigne de la scène de guerre en jouant des coudes et des hanches. J'attends d'être à couvert pour me relever.

Trop tard. Les cris ont cessé. Le combat est terminé, et je sens déjà le vainqueur dans mon dos. Je suis sa nouvelle cible. Je l'entends qui renâcle et s'impatiente. Il attend que je me retourne pour me faire la peau.

Les doigts crispés sur le manche de ma hache, je pivote sur mes talons pour défier une nouvelle fois la mort, et là, c'est le choc.

Snow.

Le Tamaskan que j'ai sauvé pour mon frère se tient devant moi.

Je le reconnais à la tache blanche en forme de losange sur son front. Il a drôlement changé. Le bébé qui s'accrochait à mon pull et mes cheveux pendant que la milice nous pourchassait est devenu un molosse vigoureux, à la carrure impressionnante. Ses pattes sont plus larges que mes bras. Sa fourrure est épaisse, son museau affûté ; il n'a plus rien de la petite créature dépendante et fragile que j'ai serrée contre moi. Ses yeux dorés me fixent, et je reste immobile à le regarder, éberluée. Que va-t-il se passer, maintenant ? J'essaie de deviner ses pensées, de traduire ses intentions à mon égard. Il n'a pas l'air agressif. Se pourrait-il qu'il m'ait... *reconnue* ?

Les larmes me montent aux yeux lorsqu'il remue la queue, puis vient coller sa truffe humide

dans le creux de ma main. Il a gardé le souvenir de mon odeur. J'en tremble d'émotion. Il n'a pas oublié cette nuit où nos vies se sont liées avant de nous éjecter chacun vers une direction différente. J'imagine qu'il n'a jamais retrouvé sa meute, et qu'il se débrouille seul, comme moi désormais.

Je lâche ma hache, tombe à genoux, glisse mes mains dans les poils de son cou. Il me renifle puis me lèche la joue en signe de reconnaissance. Nos solitudes se ressemblent et cela nous rapproche, malgré les mois et les kilomètres. Mon protégé est devenu mon sauveur, et s'il décide de m'accompagner, je sais que je n'aurai plus peur. Il sera mon gardien, je serai son guide. Ensemble, nous irons jusqu'au bout du chemin.

Je ramasse mes affaires, me relève, amorce un pas vers la route.

— Tu viens ?

Snow me suit.

*

Nous marchons côte à côte pendant deux jours entiers, dans un froid qui me transperce jusqu'aux os. Je ne m'arrête que pour grignoter, boire, et me soulager d'une envie pressante. L'immobilité pourrait me tuer. Ou alors la famine, car mes réserves s'amenuisent à vue d'œil. Si je n'atteins pas ma destination dans les prochaines heures, je serai à court de nourriture, et ce n'est pas en imitant Snow que je reconstituerais mon stock. Je

n'ai ni son flair ni sa technique. De temps en temps, je le vois plonger dans un fourré où il gratte et fourrage avec ardeur avant d'en ressortir victorieux, un petit animal dans la gueule. Il le trimballe comme un trophée jusqu'à la pause déjeuner, puis le dévore jusqu'à la dernière fibre, pendant que je picore mes maigres provisions en m'efforçant d'oublier que s'il ne restait que lui et moi sur Terre, son instinct de prédateur aurait probablement raison de moi.

Nous passons la première nuit dans une grange à l'orée de la forêt. Le toit me paraît solide, les murs épais. Je me fais une place dans un coin, le plus loin possible de la porte, pour m'isoler du vent et de ses plaintes lugubres. J'hésite à allumer un feu pour me réchauffer, car j'ai peur d'attirer l'attention, malgré le vide et l'éloignement. À la place, j'enfile un second pull sous ma veste, puis m'enroule dans la couverture. Mes pieds et le bout de mon nez sont gelés. Le sol est dur, inconfortable, et mon corps s'engourdit peu à peu. L'immobilité pourrait me tuer... mais Snow se roule en boule contre moi, et mes craintes se diluent dans l'épaisseur de sa fourrure. Une chaleur douce traverse mes vêtements et se diffuse dans mes veines. Je me détends, épuisée, puis je ferme les paupières. Je n'ai plus la force de bouger, ni de lutter contre le sommeil.

*

À l'aube du troisième jour, je me réveille avec la sensation étrange que cette journée sera la dernière, d'une manière ou d'une autre. J'ai dormi d'un sommeil de plomb dans une petite cabane bien conservée, où j'ai pu m'allonger sur un lit de paille plus isolant et accueillant qu'un tapis de terre battue. Pourtant, je ne me sens pas reposée. Je me sens inquiète. Dramatiquement inquiète. Autour de moi, le silence est total. Épais. Profond. On dirait qu'à l'extérieur, la vie s'est retirée de la surface de la Terre.

Comme à son habitude, Snow se lève, se secoue vigoureusement, puis se dirige vers la porte. Je le rejoins pour lui ouvrir, le corps parcouru de frissons. Dehors, la neige est tombée en abondance et l'angoisse me gagne aussitôt. Si je n'atteins pas rapidement la ville, je vais me perdre dans cette blancheur qui efface tout.

Je ramasse mes affaires et me remets en route. Autour de moi, Snow bondit avec une légèreté insolente tandis que je redouble d'efforts pour avancer. Mes jambes sont lourdes, inutiles. J'ai faim, j'ai soif, et j'ai l'impression d'avoir de la fièvre. Mes dents claquent. Mes articulations sont raides, mon crâne douloureux. Des larmes brûlantes me montent aux yeux tandis que la neige recouvre le paysage à une vitesse affolante, effaçant mes repères et gommant mes espoirs. Je ne vois plus la chaussée. Je ne sais plus où je suis, ni où je vais. J'avance au hasard, vers la mort qui

m'attend quelque part, tapie sous cette poudre immaculée.

Snow marque un arrêt.

Droit sur ses pattes, il se met à aboyer.

Je le dépasse sans lui accorder un regard. Je crois qu'il essaie de me prévenir de quelque chose, mais je ne l'écoute pas. Je dois retrouver mon chemin, coûte que coûte, avant d'avoir épuisé le peu de lucidité qu'il me reste.

Mes pas désordonnés s'enfoncent dans la poudreuse. Je lève les yeux vers le ciel à la recherche d'un indice, d'une solution. Mais il n'y a rien. Rien que du gris et des gros flocons pâles qui dansent dans l'immensité.

Je gagne un mètre.

Un deuxième.

Puis je tombe à la verticale, avalée par un gouffre profond qui me rappelle une chute dans une autre vie, un autre temps.

Est-ce ainsi que mon destin s'achève ?

*

Si le paradis existe, il ressemble à l'écrin ouaté dans lequel je flotte, la conscience au repos. Je n'ai plus froid, mais j'ai mal partout, surtout à la cheville.

Je soulève les paupières, aussi lourdes qu'un rideau de fer. D'une crevasse sombre et glacée, je suis passée au confort douillet d'un nid éclairé, sans m'en rendre compte. Qu'est-il arrivé ?

Je suis allongée sur un lit, emmitouflée dans une couverture, et cette scène aussi m'en rappelle une autre. C'était la nuit. Je fuyais la milice avec Snow, et j'étais tombée dans un trou. Je m'étais réveillée des heures plus tard dans les sous-sols de la Grande Cité, au chaud et à l'abri. Seth m'avait secourue. À qui dois-je ce nouveau sauvetage ?

Je bouge la tête avec l'espoir fou de le trouver assis à mes côtés, mais je me heurte à la vision d'un homme qui ranime aussitôt ma peur. Il incarne l'image du bourreau, du chasseur de primes. Massif, des cheveux longs et emmêlés, une barbe épaisse, des moustaches en broussaille. Il porte une chemise d'un beige douteux sous un gilet en laine, un pantalon rapiécé et des godillots usés jusqu'à la corde. Installé à une table, près d'un feu de cheminée qui éclaire et réchauffe la pièce, il taille un bout de bois à l'aide d'un couteau. Derrière lui, la tête d'une bête est accrochée au mur. Peut-être sa dernière victime.

J'avale ma salive et poursuis mon exploration visuelle. Le chalet est petit, meublé d'un buffet, de quelques chaises et d'un coin cuisine. Une marmite est posée sur un poêle, exhalant une odeur de potage qui me rappelle malgré moi que je meurs de faim.

Je pourrais me sentir en confiance – après tout, cet homme m'a empêchée de mourir de froid au fond d'un puits – mais une petite voix dans ma tête me souffle de rester sur mes gardes. Il pourrait être animé de mauvaises intentions. Les filles sont

rare, par ici. Il pourrait nourrir l'espoir de faire de moi son esclave, avec tout ce que cela implique de corvées... ménagères et charnelles.

La gorge serrée j'évalue la distance qui me sépare de la porte. Mauvaise idée. J'ignore si je tiendrais debout avec ma cheville foulée et... où sont passés mes vêtements ? Je suis en t-shirt et en culotte sous les couvertures et... Oh ! Ma cheville valide est enchaînée aux barreaux de ma couchette. Je m'en rends compte quand j'essaie de bouger. Je sens le poids du métal peser sur ma jambe et entraver mes mouvements. Le pire des scénarios se construit dans ma tête. Je me vois vieillir ici, à la merci d'un monstre qui doit jubiler d'avoir capturé une proie sans avoir eu besoin de lever le petit doigt. Comment m'a-t-il trouvée ?

La panique me gagne. Elle infuse dans mes veines, enfle dans ma poitrine et me précipite au bord de l'horreur.

Où est ma hache ?

Et Snow ?

Qu'y a-t-il, dans la marmite ?

— Ah ! Te voilà enfin...

La voix est grave, caverneuse. Parfaitement assortie à la fiction que mon esprit échafaude à la vue des fusils, du sabre et des couteaux suspendus près de la cheminée.

— Où est Snow ? je lâche d'un ton sec. Vous l'avez tué ?

— Quoi ?

— Mon chien ? Est-ce que vous l'avez tué ?

L'homme se lève et traverse la pièce en traînant sa chaise derrière lui. Il la place au pied de mon lit, puis s'installe à califourchon, les bras croisés sur le dossier.

— Éloignez-vous de moi.

— Calme-toi, d'accord ? Je n'ai tué personne.

— Alors où est-il ? Vous m'avez déshabillée et attachée ! Éloignez-vous de moi ! je lance en prenant appui sur mes coudes pour me redresser.

L'homme recule sur son siège, lève les mains et les écarte en signe de reddition. Son visage prend une expression que je devine moqueuse.

— Eh bien ! Tu as une drôle de façon de me remercier de t'avoir sortie du puits !

— Je...

— Je m'appelle Ruben.

— Je m'en fiche ! Vous m'avez déshabillée et attachée !

— Tes vêtements étaient trempés. Ils sèchent près de la cheminée. Et... si je t'ai « attachée », dit-il en dessinant des guillemets avec ses gros doigts, c'est uniquement parce que je ne te connais pas. Tu pourrais être dangereuse. Or, avec tout ce qu'il y a ici... ajoute-t-il en désignant le fusil et le sabre accrochés au mur.

Je m'assieds et tire la couverture contre mon torse. Les sourcils froncés, je sonde Ruben pour décider où placer le curseur de la confiance que je suis prête à lui accorder. Pour l'instant, il est au plus bas.

— Et mon chien ?

— *Ton* chien ? Pour autant qu'il appartienne à quelqu'un, il vit ici depuis huit mois, et nous l'avons appelé Molko.

— Nous ?

— Mon fils et moi.

— Vous avez un fils ?

— Oui.

— Où est-il ?

— Dans sa chambre. Avec Molko. Tu as eu de la chance que ce limier nous ait guidés jusqu'à toi. Sans lui, on ne t'aurait pas retrouvée avant le dégel.

Un frisson me parcourt l'échine. Je m'entends crier à gorge déployée depuis le fond de mon piège, crier dans le vide, sans le moindre espoir, jusqu'à l'épuisement, avant de céder au froid, à la douleur et la fatigue. La suite, je ne m'en souviens pas.

— Comment tu t'appelles ? reprend Ruben.

— Orphée.

— Et... peut-on savoir où tu vas avec ta hache et ton sac à dos, *Orphée* ?

— Rejoindre quelqu'un.

— Où ça ?

— Quelque part.

— Bon... d'accord...

Ruben se lève et me tourne le dos. Il s'éloigne vers un placard pour attraper un bol puis se dirige vers la marmite.

— La soupe est prête. Ça va te réchauffer.

— Je n'ai pas faim.

— Menteuse ! Ton ventre gargouille et tu es maigre comme un clou. Cette ordure de Summum n'a pas changé : priver le peuple reste sa spécialité.

Mon front se déplisse et le curseur de ma confiance monte d'un cran. Se pourrait-il que nous ayons un ennemi commun ?

Je regarde Ruben remplir le bol, puis se déplacer dans la cuisine. Sa démarche est lourde, claudicante ; elle ajoute encore des années à sa barbe broussailleuse et à ses cheveux négligés. Avec une coupe soignée et des vêtements en bon état, il perdrait sans doute dix ans. Il doit avoir l'âge de mon père.

— Comment savez-vous que je viens de la Grande Cité ?

— Il n'y a rien d'autre à trente kilomètres à la ronde, et cette tête de mule de Molko adore aller y faire un tour. Je ne sais pas ce qu'il y cherche... Peut-être toi !

Trente kilomètres, c'est tout ce que j'ai parcouru. C'est ridicule. Démoralisant. Molko n'a pas eu à chercher bien loin pour me retrouver : l'espace entre cette cabane et la Grande Cité est son terrain de jeu.

— Mon frère l'avait baptisé Snow, je soupire, absorbée par mes souvenirs. Il l'a recueilli et nourri pendant une semaine dans notre cave, sans rien dire à personne. Ce n'était qu'un bébé, mais on ne pouvait pas le garder. La milice l'aurait exécuté.

— Tu crois qu'ils auraient gâché une balle pour un chien ?

— Summum a décrété que le 'Tamaskan est notre ennemi. Une meute a décimé nos soldats. Je ne sais pas si c'est vrai. Je ne sais plus rien.

Ruben pose le bol près de moi, reprend sa place sur la chaise et sort une clé d'une poche de son pantalon. Il me la montre.

— Je peux ? Maintenant que nous avons fait connaissance, je suppose que je n'ai plus besoin de me méfier de toi.

Je hoche la tête. Il repousse la couverture et me libère de mes chaînes. Je regarde mes chevilles. La gauche est fine, presque maigre ; la droite est rouge et enflée.

— Eh ben ! tu ne t'es pas ratée... J'ai de la pommade.

Il retourne fouiller un placard puis revient avec un pot dont il ôte le couvercle. Une odeur de camphre emplit l'air.

— D'où ça vient ? je lui demande.

— D'ici ! me répond-il en riant. Tu ne le sais pas encore, mais j'ai le plus grand jardin du monde !

Je goûte la soupe pendant qu'il enduit ma cheville blessée d'un onguent, en prenant garde à ne pas me faire mal. Le potage est doux, savoureux ; il me rappelle les recettes de Madeline, qui cultivait dans sa loggia. Tout ce qu'elle préparait était délicieux. Je me remplis le ventre en pensant à elle, tout en repoussant l'idée que je ne suis pas habituée à manger autre chose que ce qui provient de la Grande Cité. Je pourrais faire une

allergie. Un aliment pour me tuer, m'empoisonner. Ruben doit lire en moi comme dans un livre, car il se lance dans une explication.

— La nature n'est pas dangereuse. Elle nous offre tout ce dont nous avons besoin, pour peu qu'on sache l'observer et la respecter. Même au plus fort de l'hiver, elle produit de quoi nous nourrir et nous soigner. Il suffit de savoir quoi chercher, et où. Ça n'a rien de compliqué.

— Et la pollution ?

— L'eau et l'air sont plus pollués en ville qu'à la campagne. Du temps a passé depuis le Grand Cataclysme. Il a fait son œuvre. La nature s'est régénérée. Sans nous. Elle n'a jamais eu besoin de nous.

— Alors tout ce qu'on nous a dit...

N'était que mensonge, je termine dans ma tête. Ou, en tout cas, ce qui était vrai à une époque ne l'est plus aujourd'hui, mais le gouvernement préfère continuer de nous mentir pour entretenir la peur. La peur est la garantie de la tranquillité des puissants.

Ruben reprend mon bol vide.

— Tu en veux encore ?

— Non, merci.

— Cette personne que tu dois rejoindre, elle t'attend ?

— Pourquoi ?

— Parce qu'il faudrait la prévenir que tu vas être en retard. Écoute, tu n'es pas obligée de me dire où tu comptais aller mais...

— À Lyon. Retrouver mon père.

Ruben hausse les sourcils, comme si c'était la phrase la plus absurde qu'il ait jamais entendue.

— Je n'y arriverai pas, n'est-ce pas ?

— Je n'ai pas dit ça. Mais tu n'y arriveras pas avec le ventre vide et une cheville foulée, c'est sûr. Tu es partie depuis quand ?

— Quelques jours.

— À pied et toute seule ?

— Non, j'étais en voiture mais j'ai eu un problème. Et puis, mon copain devait venir avec moi mais... il n'a pas pu passer la frontière.

L'émotion étrangle ma voix. Je me blottis contre le mur, serre la couverture, baisse les yeux. Ruben n'insiste pas. Il me laisse avec ma peine, va ranger la pommade et laver le bol.

— Tu sais, moi aussi j'ai fui la Grande Cité, m'avoue-t-il sans me regarder.

— Quand ?

— Après l'attaque des oiseaux.

Décidemment. Tout me ramène à ce drame. C'est là que tout a commencé. Là que j'ai perdu mon père. Depuis que Seth m'a laissé entendre qu'il était peut-être en vie, j'essaie de recoudre le lien qui s'est déchiré entre nous. Mais s'il s'était trompé ? Si je ne poursuivais qu'une illusion ?

— Tu avais quel âge, quand c'est arrivé ? reprend Ruben.

— Douze ans.

— Ethan en avait treize.

Ruben revient s'asseoir, et le silence s'installe. Un silence lourd, inconfortable, mais qui nous rapproche, bizarrement. Nous avons vécu la même épreuve.

Soudain, un bruit de porte claque dans l'air, et Snow apparaît, la tête haute et le regard malicieux. Il fonce vers moi en remuant la queue, bondit sur le lit et me lèche le visage. Ma tristesse se dissout en une fraction de seconde. Téo avait raison. Le Tamaskan n'est pas dangereux – en tout cas pas celui-ci, qui ne semble animé que par l'envie de jouer et de m'offrir son affection. Je suis heureuse qu'il soit là. Heureuse qu'il ait trouvé un foyer où il semble en sécurité, même si, loin de sa meute, il est sans doute amputé d'une part de sa nature profonde. Pourtant, il m'a sauvé la vie. Il s'est battu pour moi comme si je faisais partie de son clan, sans rien attendre en retour que ma gratitude. Alors, je le récompense de grattouilles et de longues caresses.

— J'aimerais tant que mon frère sache qu'il est en vie et qu'il va bien...

— Il est même en pleine forme ! s'exclame Ruben en lui flattant le flanc. Je comprends pourquoi ce bougre retourne sans cesse rôder autour de la Grande Cité : il voulait vous montrer ce qu'il est devenu !

Snow confirme d'un aboiement, puis saute à l'autre bout du lit pour se coucher en boule à mes pieds. Au passage, il frôle ma cheville et je serre les

dents. La douleur est vive. Ce n'est pas demain que je reprendrai la route.

— Vous pensez que j'en ai pour longtemps ? je demande d'une voix tendue. Je veux dire, avant de remarquer ?

— J'avais compris, et je n'en sais rien.

Je soupire, promène mon regard dans la cabane, puis reviens le poser sur mon hôte. Il m'observe avec un sourire qui soulève ses moustaches et me fait osciller entre confiance et principe de précaution. Entre cet homme qui ressemble à un ogre sorti d'une légende et son fils invisible, je ne m'autorise pas à être pleinement rassurée. Heureusement, Snow est là. Ou Molko, puisque c'est le nom qu'on lui a donné.

— En tout cas je vous remercie... de m'avoir sauvée, je reprends au bout d'un long silence.

— Nous ne sommes pas des sauvages, tu sais. Nous sommes même plus civilisés que cette bande de crapules qui sème la terreur sur la Grande Cité.

— La milice.

— La milice, l'armée, les dirigeants... Je les mets tous dans le même sac.

— Vous vivez ici depuis l'attaque des oiseaux ?

— Oui.

— Sans jamais voir personne ?

— Je n'ai pas dit ça. J'héberge des voyageurs, j'éloigne les chasseurs, et depuis hier, je repêche les jeunes filles au fond de mon puits.

Je souris, et le curseur de ma confiance remonte encore d'un cran.

— Je peux me permettre de vous poser une question ?

— Oh là ! Ça a l'air très sérieux !

— C'est peut-être indiscret mais... pourquoi êtes-vous partis, après l'attaque ?

L'expression de Ruben se transforme. Ses moustaches retombent et ses yeux s'assombrissent. Ma curiosité a réveillé une plaie encore à vif, et je le regrette déjà.

— Je suis désolée, je...

— Où étais-tu, quand c'est arrivé ? Dedans ou dehors ?

— Dehors.

— Tu n'as pas été blessée ?

— Ma grand-mère m'a protégée. Elle est morte.

— Ma femme aussi. Après ça, Ethan ne voulait plus sortir. Nous sommes bien, ici.

Puis sans rien ajouter, Ruben quitte sa place pour aller vaquer dans la cuisine. Je ne vois pas ce qu'il y a de plus rassurant à être ici plutôt qu'en ville, mais je m'abstiens de lui en faire la remarque.

Et je fais bien.

Car, lorsqu'un bruit de pas me fait tourner la tête en direction du couloir, je comprends. La silhouette d'un garçon se découpe dans la pénombre. Ethan. Le fils de Ruben. C'est un garçon de mon âge, de taille moyenne, avec des cheveux châtain clair en bataille et une allure de trappeur. Si je l'avais croisé dans la forêt sans savoir ce qui lui était arrivé, j'aurais détalé en courant. Je l'aurais pris pour un de ces barbares

dont Seth m'a conseillé de me méfier. Tout ça à cause de son visage, dont une partie a subi les coups de bec et de griffes répétés des oiseaux. La chair est rouge, boursoufflée. Une paupière est figée, à demi ouverte ; la mâchoire est de travers, et l'os de la pommette absent. La joue est creuse, on dirait une pomme dont on aurait mangé la moitié.

Je m'efforce de dissimuler mon trouble tandis qu'il avance vers moi, armé d'un sourire mauvais. Son regard s'attarde une fraction de seconde sur mon visage, puis se durcit.

— T'as peur, n'est-ce pas ?